



# LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

## LA MINERVE.

### BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5<sup>me</sup>. ANNÉE.]

MAI 1850.

5<sup>me</sup>. LIVRAISON.

#### HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

##### QUATRIÈME PARTIE.

##### CHAPITRE VIII.



E matin du 17 octobre, Napoléon donna une dernière audience à tout ce que l'armée comptait de notabilités. Il venait de faire signe au général Lamarque de venir lui parler, lorsqu'il aperçut dans le salon de service un baron autrichien qui chaque soir était venu assidûment lui faire sa cour. N'étant pas accoutumé à voir ce personnage au palais dans la journée, Napoléon s'avança vers lui en lui disant d'un ton gai :

— Ah ! ah ! bonjour, M. le baron ; je suis bien aise de vous voir ce matin... Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ? Que disent les habitants de Vienne ?

— Sire, ils sont pénétrés d'admiration pour Votre Majesté, et chacun d'eux a vu dans le soldat français qu'il a eu à loger un protecteur de plus.

A ces mots, l'empereur fit une petite grimace. Peut-être allait-il répondre un peu brusquement à cette flagornerie, lorsque le maréchal Bessière parut à l'extrémité du salon. Napoléon quitta précipitamment le baron allemand, alla au devant du brave maréchal, dont la vue sembla lui rendre sa belle humeur ; il le félicita sur l'état de sa santé, et, prenant une de ses mains dans les siennes, il lui demanda aussi ce que disaient les Viennois.

— Ma foi, sire, répond Bessière, pour parler franchement à

B b

Votre Majesté, ils nous donnent à tous les diables du matin au soir !

— Ceci me paraît plus croyable, répliqua l'empereur en jetant un regard moqueur sur le baron allemand, qui s'inclina ; il ne faut pas s'abuser, je n'écoute pas les faiseurs d'histoires, moi : je sais à quoi m'en tenir sur leurs contes et sur leur compte.

Et après avoir ri avec tous les assistants de ce mauvais jeu de mots, Napoléon leva l'audience et quitta Schœnbrunn pour se rendre à Strasbourg. Dans cette ville, des rapports de police qui lui firent remis vinrent tout à coup troubler sa bonne humeur. On avait fait circuler dans Paris le bruit ridicule qu'il avait été subitement atteint d'une aliénation mentale. Ce propos absurde le blessa vivement ; aussi s'écria-t-il d'un ton de menace :

— C'est encore ce faubourg Saint-Germain qui imagine ces belles choses !... Ils en feront tant que je finirai par envoyer tout ce monde-là dans la Champagne Pouilleuse.

De Strasbourg, il voulut se rendre d'une seule traite à Fontainebleau ; mais arrivé à un petit village situé au-dessous de Nogent-sur-Seine, l'essieu de la voiture dans laquelle il se trouvait avec le grand maréchal étant venu à se rompre, il était si impatient d'arriver qu'il préféra continuer sa route à franc étrier, bien qu'il fit un temps abominable, plutôt que d'attendre qu'on lui eût trouvé une autre voiture. Le 26 octobre 1809 il était à Fontainebleau avec le grand maréchal, tous deux mouillés jusqu'aux os. L'escorte était restée en arrière ; un chasseur de la garde seul avait pu les suivre. Comme on n'attendait pas l'empereur sitôt, aucun des officiers de sa maison ne se trouva au palais pour le recevoir.

Cet isolement lui causa beaucoup d'humeur, à en juger par la manière dont il se mit à siffler, qui ne ressemblait nullement cette fois à celle qui lui était habituelle. Cependant il n'adressa aucun reproche au grand maréchal, et se contenta